

Leçon 3 : La ritualisation du deuil

Aucun deuil ne passe tout seul : il doit être mis en mots, il doit s'extérioriser (cfr la définition : c'est un travail !). Mais il doit aussi être socialisé. Pourquoi ?

- a. Les autres sont concernés puisqu'eux-mêmes doivent accepter la nouvelle identité de celui qui a changé. Cfr le détenu à sa sortie de prison : si la société continue à le considérer comme un criminel, comment peut-il devenir celui qui a payé sa dette ?
- b. La société, qui est donc directement concernée, organise les « moments de passage » sous la forme de ce que l'on appelle des rites.
 - 1) les rites ne sont pas du folklore : ils le sont pour ceux qui n'y croient plus ;
 - 2) ils sont des gestes techniques tenus pour efficaces par ceux qui les pratiquent (Charles Lecoer) ;
 - 3) ils transforment vraiment, et l'endeuillé, et la société ;
 - 4) ils canalisent la violence et empêchent de s'enfermer dans une étape particulière.

La question qui se pose à nous : avons-nous encore des rites ?

- c. Les rites sont toujours liés à des mythes
 - 1) les mythes ne sont pas des « légendes » fantastiques qui portent sur le surnaturel, relevant d'une mentalité primitive : ils le deviennent une fois que l'on n'y croit plus ;
 - 2) ils sont, pour ceux qui y adhèrent, une représentation symbolique de l'existence qui est tenue pour vraie, et qui structure véritablement le monde, le rendant vivable.

Avons-nous aujourd'hui de tels mythes partagés par tous, qui structurent notre existence, et qui sont tenus pour vrais ?

- d. A côté des représentations particulières de chacun (notre « légende personnelle »), nous avons tous trois mythes en commun (qui se mondialisent de plus en plus) :

- 1) la représentation ou l'organisation économique de l'existence (et en particulier, le capitalisme libéral), qui vise la gestion des ressources rares. Si le prix Nobel de l'économie G. Stigler a pu affirmer, sans rougir, que « ce n'est pas la science économique qui est fautive, c'est la réalité », il faut bien admettre que c'est l'inverse qui est vrai, l'économie n'étant qu'un ensemble de théories inventées par les hommes. La Main Invisible, les lois du libre échange, etc. ne traduisent aucune loi « objective » de la nature ;

- 2) les sciences qui permettent de dominer une nature inquiétante parce qu'inconnue, n'offrent que des interprétations particulières (certes non arbitraires) en vue d'une manipulation/domestication de ce réel (cfr Popper et, d'une façon plus générale, l'épistémologie contemporaine) ;

- 3) la représentation juridique (les droits de l'homme) des rapports humains qui, loin de décrire des « lois » de la nature, invente une conception de l'homme (certes, d'une façon qui n'est pas arbitraire) et des rapports humains (cfr les débats autour du fondement des droits de l'homme, et plus largement, la philosophie du droit, cfr le constat selon lequel le droit est « construit », cfr aussi le caractère arbitraire de toute peine par rapport à la nature du délit commis).

e. Notre adhésion à ces mythes contemporains est à ce point forte que nous ne voyons pas que ce ne sont, en définitive, que des mythes.

1) Cette adhésion est en vérité une croyance (nous *croions* que ces discours sont vrais, et c'est pourquoi, ils nous paraissent vrais : ce n'est pas, en effet, parce qu'ils sont vrais que nous y croyons), croyance qui, probablement, tire *in fine* sa force de la peur ou de l'angoisse par rapport à la mort :

- * l'économie met en jeu notre *survie* par rapport aux ressources disponibles ;
- * la science touche directement aux *maladies* et à la maîtrise d'un monde *menaçant* ;
- * la justice porte sur la *violence*.

2) Ces représentations de l'existence renforcent leur crédibilité en s'institutionnalisant, c'est-à-dire en mettant en scène un pouvoir également symbolique (avec ses représentants, ses dignitaires, ses acolytes, etc.) :

- * cfr les multinationales, les banques, la bourse, etc. ;
- * cfr les universités, les scientifiques, les médecins, les entreprises pharmaceutiques, etc. ;
- * cfr le monde de la justice, l'armée, le politique, etc.

3) Ces pouvoirs au service d'un mythe renforcent leur crédibilité grâce aux dissidents : s'opposer à un pouvoir, c'est reconnaître sa force, son existence et donc sa légitimité (même si on la conteste) :

- * cfr les « anti-mondialisation », par exemple, qui proposent des alternatives économiques ;
- * cfr les médecines parallèles, l'écologie, etc. ;
- * cfr l'anarchie, les libertaires, le terrorisme, etc.

f. Si, à présent, nous faisons retour sur la question du deuil, on peut faire l'hypothèse que les mythes contemporains offrent d'une part un langage qui permet une certaine extériorisation ou socialisation, et permet d'autre part une reconnaissance par les autres. Beaucoup, effectivement, vivent un deuil :

1) par exemple en se ruinant, en misant tout aux jeux de hasard, en dilapidant leurs biens, etc. Mourir à sa vie passée, c'est perdre tous les biens qui se rattachent à cette vie-là et recommencer « à zéro ». Cfr le récit de certains SDF. Inversement, gagner une fortune peut aussi être vécu comme un passage à une autre vie ;

2) par exemple en contractant une maladie plus ou moins grave (cfr Fritz Zorn, *Mars*, Folio ; cfr aussi les grossesses faites pour être avortées, cfr les maladies psychosomatiques). Mourir à sa vie passée, c'est perdre la santé de cette époque de sa vie et mettre son existence en jeu (cfr prise de risques) pour se sentir renaître ;

3) par exemple en se sentant victime d'une injustice ou, à l'inverse, en sombrant dans la délinquance, etc. Mourir à son passé, c'est perdre la sécurité, les droits, les

libertés de cette vie passée. Cfr l'accusation, la sanction, etc. qui sont autant de rites qui impliquent un deuil (L. Althusser regrettait le non-lieu pour le meurtre de sa femme, précisément parce qu'il l'empêchait de faire son deuil).

En perdant tous ses biens, sa santé ou sa liberté, on se marginalise, on se montre socialement en rupture par rapport à la vie normale, c'est-à-dire par rapport à une vie autonome (sur les trois plans : économique, médical et juridique). Les pertes mentionnées ici sont symboliques puisqu'elles sont une façon de dire et de mettre en scène une perte qui se situe à un autre niveau (perte de son emploi, de sa jeunesse, etc.).